

Tournant Foules time

Aux émois intimes, les écrivains des années 1920 ont substitué le monde urbain et ses destins collectifs.

Par Claude Arnaud



Croire que les moments libérateurs de l'histoire suscitent de grandes formes d'art est tentant, mais c'est un peu plus compliqué, je le crains. La Révolution française n'a pas engendré de roman majeur, alors et ensuite, tout juste de grands chroniqueurs (Chateaubriand) et des historiens d'exception (Michelet). Le texte indépassable de la Révolution américaine reste la Constitution de 1776, et la russe ne connut ni Tolstoï ni Dostoïevski. L'effet de souffle de Mai 68 inhiba lui-même toute expression littéraire élaborée. Comme si ces bouleversements historiques, en réveillant nos rêves les plus messianiques, secrétaient leur propre romanesque devant lequel la fiction écrite se révèle démunie.

UNE ÂME COLLECTIVE

Les guerres, ces briseuses d'utopie, ont parfois l'effet inverse. La fécondité littéraire des campagnes napoléoniennes n'est plus à prouver, de Stendhal à Balzac en passant encore par Tolstoï. Avec ses millions de soldats soumis à des déluges d'acier, le conflit de 1914-1918 fit de son côté brutalement sentir aux créateurs qu'on entraînait dans l'ère des masses. Ressort du roman balzacien, flaubertien

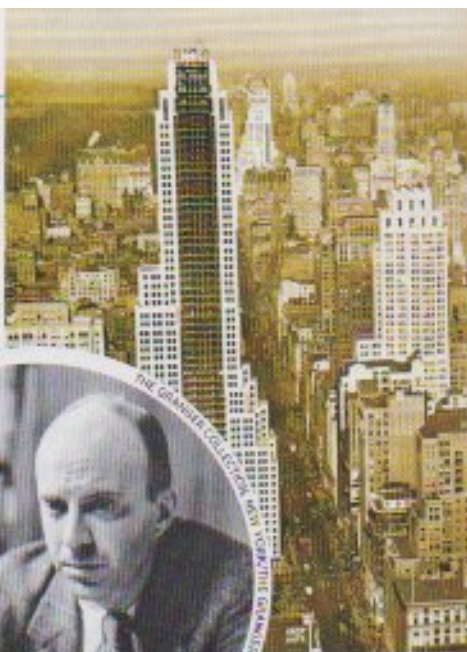
Écrivain et essayiste, **Claude Arnaud** est aussi biographe. Il a notamment écrit *Jean Cocteau* (Gallimard, 2003).

ou zolesque, l'individu aux prises avec la société cessa d'être l'unité de compte de l'histoire : dans l'anonymat des tranchées, il n'était plus qu'un ingrédient de ce compost de boue, de chair et de métal où se défaisaient morts, blessés et survivants. Cette gigantesque entreprise d'égalisation, encore sensible dans les croix alignées à la parade des cimetières militaires, survint au terme d'une ère artistique qui encouragea son ex-

Des poètes avaient pressenti la petite foule qui grouille en nous.

pression inverse, le culte du moi. Elle bouleversa des écrivains grandis dans les brumes de symbolisme qui s'inspiraient de leurs songes pour affirmer ce qu'ils avaient de plus singulier. Elle les obligea à considérer de nouveau l'existence physique des masses, jusque-là exclues de leur préoccupation artistique.

Porté par l'euphorie des Années folles, ce choc de cultures fut fécond ; il encouragea les auteurs à faire parler d'une seule voix des villes et des peuples, les poussa aux extrêmes du nombre. Jules Romains avait eu, dès 1903, « l'intuition d'un être vaste et élémentaire, dont la rue, les voitures et les passants formaient le corps et dont le rythme emportait ou recouvrait les rythmes des consciences individuelles ». Il se lança



en 1930 dans la rédaction d'un vaste cycle, *Les Hommes de bonne volonté*,

afin de décrire la société par couches, et de manière simultanée, jusqu'à en dégager l'âme unanime. Freud avait révélé l'emprise parfois tyrannique de notre inconscient individuel ? La littérature de l'après-guerre allait montrer que nous sommes aussi pensés par cet inconscient collectif que *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon avait déjà tenté de préciser, en 1895. L'unanimité de Jules Romains eut-il une influence directe sur Dos Passos ? La question reste disputée. Mais le romancier américain, ambulant durant la

Première Guerre, va chercher lui aussi à synthétiser jusqu'à l'épique la réalité humaine de son pays, à travers ses deux trilogies, *USA* (1930-1936) puis *District of Columbia* (1939-1940), en ayant recours à des techniques inspirées par le cinéma, collage, montage, simultanéisme. Dos Passos avait déjà cherché à rendre l'incroyable entrelacs de destins qui se trame à New York, dans le légendaire *Manhattan Transfer* (1925). Tout comme Joyce avait voulu recréer, à travers l'errance urbaine de Leopold Bloom et dans le laps d'une seule journée (le 16 juillet 1904), la vie débordante de sa ville natale (Dublin) dans *Ulysse* (écrit de 1914 à 1922). Des cités entières se mirent ainsi à parler et à divaguer, dans la frénésie ambiante. Elles